

## AVANT-PROPOS

*Les Choéphores* ne sont pas vraiment une *Électre* d'avant Sophocle et d'avant Euripide, bien que le thème y soit. Près d'un demi-siècle sépare la trilogie de *L'Orestie*, dont elles font partie, jouée en 458 avant J.-C., des tragédies de ses deux successeurs. C'est une pièce de transition grandiose, entre *Agamemnon* et *Les Euménides*, ouvrant sur une tentative de règlement dans une histoire de sang versé : un cas limite. Il fallait tuer père et mère suivant une loi contre nature. On n'y arrivait qu'avec l'assistance des puissances souterraines, les morts, les dieux et les démons – la mobilisation d'un patrimoine perdu, enfoui, ressuscité. Suivait l'exécution, expéditive et fatale.

Les morsures de la vengeance ne disparaissaient pas pour autant. Ce sera l'aporie des *Euménides*, résolue par un truquage symbolique. La pièce des *Choéphores* se concentre tout entière sur la réalisation théâtrale d'un acte, le matricide, imposé et impossible – l'un et l'autre à la fois. Le conflit ne se résoudra jamais, même dans les *Euménides*.

Malheureusement le texte est mal transmis. Le drame de sa reconstitution se fait voir dans les notes justificatives, plus nourries qu'à l'ordinaire. Le vers d'Eschyle se meut dans la métaphore et le néologisme ; il est parfois énigmatique ; il doit être retrouvé dans un seul manuscrit florentin du 10<sup>e</sup> siècle, appelé M (pour *Mediceus*), souvent et inégalement défectueux – surtout dans les parties lyriques. Les erreurs ne peuvent pas être réparées par la collation d'autres traditions manuscrites, comme dans les deux autres pièces de la trilogie. Et pourtant

la situation est moins désespérée qu'on ne le dit, ou qu'on ne l'a cru. L'original peut être reconstitué à quelques phrases près.

Le traducteur dans ce cas n'est pas seulement tenu de déchiffrer le sens, avant de se mettre à la tâche. Il doit se faire éditeur, et apprendre à interpréter par la critique verbale les erreurs du scribe, nouvelles ou reproduites ; elles ont en effet leur logique propre. Le travail de réparation remonte aux éditeurs de la Renaissance. Il est précieux, indispensable même ; en même temps il est incomplet et incertain. Les savants correcteurs avaient leurs idées, qui souvent ne se défendent pas. Le traducteur a devant lui, comme toujours, l'éloignement historique, les complexités de l'écriture originale, en troisième lieu les accidents de la transmission manuscrite, enfin plus de cinq siècles d'érudition moderne, sur la voie d'une reconstitution.

Pourtant à la fin, un autre art, s'appuyant sur la lecture, soucieux d'atteindre la singularité du détail, parvient à remonter, par le maintien obstiné, mais non infondé, de l'anomalie, au-delà du sens global et tout fait des manuels, jusqu'à la composition technique et cohérente du drame.

Le traducteur doit ses moyens à la science, et, s'il s'en affranchit, c'est au profit de l'invention et de son évidence lumineuse.